

bâtiments à vocation économique se développent, et il serait tentant de les associer dans certains cas à une économie de surproduction. Se détache, enfin, une plus grande diversité dans la taille des domaines, avec de très grands et de très petits, dans toutes les régions étudiées. Les clés de compréhension de cette diversité et de ces évolutions peuvent être multiples : sociales, culturelles ou économiques et doivent être replacées dans une perspective diachronique, à échelle locale et/ou globale : le concept même de développement illustre un changement de mentalité entre la fin de l'Âge du Fer et l'époque romaine ; le fait que les domaines soient plus organisés, avec une hiérarchisation spatiale, illustre certainement des changements sociaux et l'apparition de différents rangs de contrôle. Le principe de monumentalisation des *villae* pourrait être perçu comme un moyen de communication afin d'affirmer son rang social, et l'adoption de matériaux durables pourrait aussi être compris comme une nouvelle façon d'exprimer une symbolique de pouvoir et de continuité au fil des générations (comme « Ets Dubois et fils, depuis 1834 »). Ce principe sert bien évidemment aussi à se positionner dans un monde nouveau, en rupture avec le passé, afin de créer des liens avec les élites et le pouvoir politique. La « middle class » va aussi changer de mode de vie progressivement, inspiré par les grands complexes ruraux. Ce n'est évidemment pas le cas pour tous les sites, et D. Habermehl explique qu'une autre classe sociale, moins perceptible archéologiquement, a dû exister. Les différentes classes sociales peuvent donc avoir exprimé de plusieurs manières cette adaptation au monde nouveau. Il semble que les changements sociaux ont débuté dès l'Âge du Fer. Ils doivent évidemment aussi être replacés dans le développement socio-économique global des *civitates*, aboutissant à une hiérarchisation croissante des habitants. Cette théorie se refléterait dans les grands domaines à organisation axiale, très standardisés, où l'on remarque une séparation nette entre le propriétaire et le monde ouvrier. L'auteur considère que cette situation diffère par rapport à l'âge du Fer. Au final, ce sujet couramment exploré (cf. travaux de J. Smith, J. Slofstra, A. Ferdière) fait l'objet d'un renouvellement intéressant, notamment grâce aux fouilles préventives menées en Flandre et aux Pays-Bas. La vision à grande échelle (France, Belgique, Allemagne, Pays-Bas) permet par ailleurs de mettre en lumière une grande diversité de cas de figure. D. Habermehl revient pour conclure sur la notion du « *becoming roman* » : le fait d'adopter une culture matérielle romaine implique-t-il l'intention de devenir romain ou est-ce plutôt dans la perspective de créer une rupture avec le passé, de s'intégrer à l'empire tout en gardant ses idées et ses valeurs indigènes ? La création de formes hybrides de *villae* « romaines » propres aux régions de cette partie de l'Empire nous oblige à nouveau à nous poser la question.

Nicolas PARIDAENS

Maaïke GROOT, *Livestock for Sale: Animal Husbandry in a Roman Frontier Zone*. Amsterdam, Amsterdam University Press, 2016. 1 vol. 21,5 x 30,5 cm, 254 p., nombr. ill. (AMSTERDAM ARCHAEOLOGICAL STUDIES, 24). ISBN 978-94-6298-080-8.

Maaïke Groot est l'une des archéo-zoologues des Pays-Bas parmi les plus actives de ces dernières années. Il a été rendu compte dans ces colonnes de son excellente étude sur les animaux de Tiel-Passewaaij (Amsterdam, 2008, cf. AC 79 [2010], p. 543) qui sert d'appui important à la synthèse qu'elle nous présente ici. L'objectif :

brosser un portrait de l'élevage à l'époque romaine dans la région des embouchures, entre Oude Rijn et Meuse, la *Dutch River Area*, dont de nombreux sites ont été étudiés par ses soins. Les données ostéologiques sont rassemblées avec toute la technicité requise. Plus de septante gisements sont analysés, ruraux, urbains et militaires, en mettant l'accent sur les assemblages. Les diagrammes et graphiques permettent d'évaluer, espèce par espèce, le spectre zoologique de chaque site, avec ses variétés et ses évolutions chronologiques. Mais il s'agit de beaucoup plus que d'une étude spécialisée. M. Groot tente de comprendre comment une paysannerie traditionnelle de la fin de l'Âge du Fer s'est adaptée, modifiée sous la domination romaine, pour répondre à des besoins nouveaux, alimentaires et culturels, comment l'on est passé d'une petite production animale dans un système quasi autarcique à un élevage intégré à une économie de marché. Les circuits sont courts. Le marché est régional et la vente-échange-achat se passait sans doute de manière presque directe, sans négociants. Il n'est point question ici du « macro-level market » interconnecté dont les historiens économistes actuels sont friands, mais d'un autre modèle plus simple, mais tout aussi significatif et sans doute même plus représentatif de la réalité micro-économique de nombreuses régions du limes. Même si les animaux de chasse, les oiseaux ont leur part dans l'alimentation carnée des soldats et des civils, il s'agit ici avant tout de bovins, ovins, porcs et chevaux, avec des proportions qui varient selon les sites parfois à la même époque. Au camp de Nimègue sous Auguste, le porc, peut-être élevé dans les environs ou même à l'intérieur des camps, domine dans la consommation, mais en général, c'est le bœuf dont la croissance, en nombre, en taille et en poids de viande, qui marque l'évolution au II^e siècle, surtout en ville, suivi par le mouton. Tout l'élevage connaît un développement et les petites fermes s'adaptent et produisent suffisamment de surplus pour répondre à la demande et s'enrichir dans une logique de petit marché. Cet investissement des campagnes s'observe par différents critères ; les terres cultivées sont en augmentation, la zootechnie est plus performante, les granges et étables sont plus spacieuses, des spécialisations apparaissent, en chevaux ou en production laitière. Les enrichissements des établissements ruraux permettent des achats d'objets fabriqués, pas seulement de l'outillage et de l'utilitaire, mais aussi de l'ordre du décoratif et du confort. Apparemment, il y a suffisamment de productivité animale pour satisfaire les besoins urbains et militaires proches, mais les céréales doivent être importées. Il est difficile de savoir si la croissance en poids et taille des chevaux et bœufs est liée aux besoins en viande ou en force de travail, même si des pathologies d'usage sont observées pour les bovins. Les croissances observées ne sont pas du même niveau que celles qui ont été constatées par exemple en Picardie, dans les grandes villas. Mais l'environnement géographique et agronomique est ici différent. Dans les campagnes de bordure du Rhin, les écosystèmes ont des limites difficiles à transgresser, notamment en terres arables. On évoque souvent ces dernières années les capacités d'investissement et de gestion rationnelle des grands domaines d'Italie, de Gaule ou d'Afrique, à main-d'œuvre importante, pour répondre aux besoins alimentaires des grandes villes, et leurs spectaculaires enrichissements sous le Principat. C'est d'un autre modèle qu'il s'agit ici, où une population indigène sur ses fonds propres, en hommes et en matériel, dès l'époque d'Auguste, parvient à développer

une stratégie de ce que l'on appellerait aujourd'hui une économie de proximité, avec une croissance suffisante pour tenir pendant trois ou quatre siècles.

Georges RAEPSAET

Cette monographie dresse le bilan des pratiques d'élevage et de l'exploitation des produits animaux durant la période romaine dans la Cité des Bataves. Elle ambitionne plus particulièrement de mettre en lumière les surplus agricoles dégagés par les campagnes pour assurer l'approvisionnement des sites dits consommateurs. Cette synthèse régionale a pu être réalisée grâce à l'intense recherche archéozoologique menée par l'auteur de la monographie et d'autres chercheurs dans cette aire géographique, qui inclut le *limes* rhénan, la ville de Nimègue et un vaste territoire rural. Comme d'autres avant elle, l'étude démontre la nécessité de développer une approche globalisante des occupations, en considérant tant les sites « producteurs » que ceux « consommateurs », pour mettre en évidence l'organisation économique romaine et examiner comment s'y intègrent les éleveurs locaux. L'ouvrage débute par une présentation approfondie du territoire étudié : les conditions naturelles qui y règnent, le mode d'occupation du sol, le descriptif des occupations humaines ainsi que les pratiques de l'élevage qui précèdent la conquête romaine sont exposés. Suivent deux chapitres qui présentent successivement les résultats archéozoologiques pour les sites producteurs et consommateurs, tandis que leurs interactions sont traitées au sein d'un chapitre à part, où l'ensemble du réseau de production, transformation et consommation des produits animaux est discuté. La richesse de la documentation archéologique disponible pour la région permet à l'auteur d'intégrer les résultats de la recherche botanique, remplaçant ainsi les données archéozoologiques dans le cadre plus large des productions agro-pastorales. Saluons encore la démarche interdisciplinaire mise en œuvre pour la reconstitution des pratiques bouchères, qui exploite les informations archéozoologiques ainsi que l'outillage retrouvé sur les sites archéologiques. Ce travail a recours à un important corpus faunique, mais qui se montre déséquilibré entre les deux catégories de sites : les données pour les sites consommateurs, à savoir les sites urbains, militaires et les temples, sont en effet relativement peu abondantes par rapport aux sites ruraux. Diverses informations archéozoologiques (la fréquence des restes des principaux animaux domestiques, le profil de mortalité, la représentation des parties du squelette, les traces de découpe et les données biométriques) sont exploitées et croisées pour reconstituer les pratiques de l'élevage. On regrette toutefois que les données métriques n'aient pas été exploitées pour la reconstitution du *sex-ratio* des animaux, étant donné l'importance de cette information pour déterminer les finalités de l'élevage en permettant la distinction entre animaux élevés pour le travail de traction, le lait ou la laine. Les questions sur le surplus que les campagnes sont capables de dégager et sur l'approvisionnement que nécessitent les sites consommateurs sont clairement posées, mais les modèles quantitatifs sur lesquels l'auteur s'appuie auraient mérité une présentation critique dans cette publication qui a vocation d'être un ouvrage de référence pour la Cité des Bataves. De plus, si les productions agro-pastorales des sites urbains et militaires sont explicitement envisagées, dans l'état actuel du corpus il n'est pas possible de les documenter de manière fiable ; ce défaut d'information pour les sites consommateurs n'est pas suffisamment pris en compte dans la discussion sur leur approvisionnement et leur dépendance par rapport